

Les identités et territoire en Provence

Les différentes pratiques de l'archéologie, dont la fouille, propose des interprétations qui sont le fruit d'une époque. (Poulot, 2014) L'archéologie est une des disciplines, avec l'histoire, les plus sollicitées en ce qui concerne le patrimoine, sa gestion et sa contextualisation (Dumont, Garnier, 2012, p.85). « Ce récit [historique] peut être enrichi par une prise en compte des traces visibles et invisibles : l'historien peut en particulier s'appuyer sur une science « complémentaire », l'archéologie, susceptible de lui révéler d'autres objets, jusque-là enfouis à l'abri du regard, sur lesquels va être exercé un travail d'ordonnement et de comparaison permettant d'en inférer les usages originels et parfois de proposer une datation » (Bonniol, 2001, p.176). Un monument possédant un label tel que celui des « Monuments Historiques », devient intéressant pour l'ethnologie s'il condense « quatre dimensions : il est à la fois ensemble signifiant, territoire administré, foyer de savoirs et pôle touristique. » (Fabre, 2000, p.2). Ce label possède un socle administratif qui est un des plus anciens en France, il est le moteur des autres législations se développant à propos du patrimoine et de l'archéologie (Demoule, Landes, 2009 ; Fabre, 2000 ; Jockey, 2013 ; Heinich, 2009). Le patrimoine est une représentation de l'histoire mais il est également porteur de sens pour la communauté. Il permet de développer un sentiment d'autochtonie en regroupant des personnes. L'archéologie est en lien avec la définition de l'Etat entre la communauté et le territoire, avec ses sujets d'études élargis, des époques les plus anciennes à une archéologie contemporaine comme la fouille du *Déjeuner sous l'herbe* de Spoerri (Demoule, 2012, p.164-166), mais aussi au niveau de ses objets (Demoule, 2012a).

A. Une identité locale qui est la conséquence d'une politique nationale

Comme nous l'avons remarqué dans les deux parties précédentes, la discipline archéologique est pensée et se pratique conjointement avec l'Etat. Le patrimoine subit un accroissement récent, il est omniprésent dans le paysage (Poulot, 2014). Nombre de monuments encore en élévation ont un objectif initial de célébration du pouvoir politique de l'époque, dans

un culte de l'Etat. Le monument est un lieu carrefour, il détient des significations différentes en fonction des personnes qui viennent lui rendre visite (Fabre, 2000b). Il a eu des sens différents en fonction des époques, de l'intention qui a prônée lors de sa réalisation, aux sens et usages qui sont les siens actuellement. Le patrimoine culturel regroupe un ensemble de pratiques et de représentations d'un groupe humain qu'il ancre sur un territoire (Fournier, Crozat, Bernié-Boissard, Chastagner, 2012, p.9). Ces groupes vont aussi développer ce patrimoine, par une succession de choix qu'ils soient individuels ou collectifs, des choix pensés par un groupe d'acteurs avec des pouvoirs politiques ou ce d'habitants.

1.

2. **En quête de légitimité : Une catégorie de patrimoine est-elle privilégiée ?**

La pratique de l'archéologie est issue de nombreux choix, comme la fouille d'un site, sa conservation, sa mise en valeur ou sa destruction. Ces choix sont visibles au niveau des sites archéologiques et dans les musées qui exposent des collections archéologiques. Les musées sont, en outre, des vitrines de l'archéologie de la région mais aussi de l'image de celle-ci. Ils se multiplient à l'instar des traces et des vestiges qui s'accumulent également. Pour l'archéologie, cela est dû essentiellement à la multiplication des fouilles entreprises ces dernières années sur le territoire, mais aussi celle des prospections et des sondages. Cette état de fait est couplé avec une volonté d'exhaustivité, celle de récupérer le plus d'objets archéologiques possibles lors des opérations (Demoule, 2012a, p.162). Si le patrimoine archéologique est un site, il peut être dans le cas de mise en valeur, particulièrement repérable dans le paysage. Le site n'est pas le seul objet de l'archéologie pouvant intéresser le public. Il n'est pas seulement monumental, où autour des objets pouvant être qualifiés de beaux, ayant une forme esthétique qui est comprise à notre époque. L'objet principal de l'archéologie est le déchet, ce sont ceux d'une époque qui vont fournir pour les archéologues des informations. Ils seront une des sources des interprétations des archéologues (Demoule, 2012b, p.59). Cet objet est toujours dans l'actualité au point qu'il est un focus de la recherche sur l'archéologie contemporaine qui se développe notamment dans les pays anglo-saxons, « Garbage Archaeology ». C'est une autre façon de voir les sociétés contemporaines, un autre discours notamment sur le gaspillage.

Le vestige, dont l'objectif initial est le culte de l'Etat et des personnalités au pouvoir, est particulièrement présent dans les musées, sur les sites archéologiques qui sont mis en valeur.

Au sein d'un musée, il est particulièrement mis en exergue lorsqu'il est porteur d'un attrait touristique notable mais aussi vecteur de discours à son propos et également sur la personne à qui il est dédié. A l'instar « du buste de César » (Delestre, 2008 ; Dureuil-Bouracha, 2015), cet objet archéologique provient des fouilles subaquatiques du Rhône, il est exposé actuellement au musée Départemental Arles Antique à Arles, et est interprété comme étant une représentation de César. Quand il est inscrit dans une trame urbaine, ce monument à vocation initiale politique peut être conservé et restauré. Le modèle peut être même repris dans d'autres pays et contextes. Par exemple la colonne Trajane à Rome, porteuse d'une légitimation politique, son modèle fut repris pour la colonne Vendôme à Paris, érigée en commémoration de la victoire de Napoléon à Austerlitz (Veyne, 1990). Le vestige est alors intégré dans l'espace urbain, son aménagement et sa conservation ainsi que ceux de son environnement sont des actes politiques pas toujours bien acceptés par la population étant donné qu'il appartient à la mémoire collective (Le Blanc, 2012). A l'occasion de son intégration, il peut prendre de nouvelles fonctions au sein de cet espace (Ibid, p.65), en étant un lieu de médiation, de concerts comme le théâtre antique de Vaison-la-Romaine ou celui d'Orange, il est aussi un lieu de promenade (Gravereau, 2012 ; Ricci, 2015).

La représentation de l'histoire régionale par des recherches, des sites et des musées est le fruit d'une sélection de périodes, d'éléments ou de faits particuliers pour sa mise en valeur (Legendre, Schnitzler, 2015). Elle n'est pas seulement le fait des archéologues ou des représentants de l'Etat (Amiel, 2015), elle peut être celui d'amateurs éclairés (Piniés, 2015), d'associations locales (Dureuil-Bouracha, 2015), de propriétaires des terrains où se trouvent les sites (Moulinié, 2008) ou ici des érudits locaux qui sont toujours dans l'actualité comme Gaston Barri, un historien local de Trames (Bacocchi, Laferté, Le Guillou, Rowell, 2001). Les régions et les villes vont mettre en valeur les éléments constitutifs de son paysage mais elles vont faire une sélection dans l'histoire et les vestiges associés, mis en relief, restaurés, être porteur de panneaux explicatifs (Bonniol, 2001). Le passé laisse des traces qui agissent sur la mémoire individuelle et collective permettant la création d'une identité collective qui va perdurer (Ibid, 2001, p.173). Ces monuments vont être «Un espace de la fierté urbaine. » (Poulot, 2014, p.57), notamment s'ils réfèrent à la période antique. Cette période de l'histoire a produit des monuments dont beaucoup sont encore en élévation (Ibid) et ils sont parfois inscrits dans la trame urbaine d'une ville. Nîmes, Arles ou Vaison-la-Romaine en sont des exemples. Une protection de ces patrimoines est décidée par les politiques dans le temps de l'exercice de leurs fonctions afin de les préserver, avec des restaurations pour en retirer du prestige afin que des

visiteurs viennent les admirer (Ibid, p.58). Le tourisme et les avantages économiques pouvant en découler, doivent être pris en compte dans le choix d'un patrimoine. L'histoire, qui est attachée à ce patrimoine, est une autre ressource financière pour les villes mais aussi pour les acteurs qui gravitent autour de lui (Fabre, 2001, p.29). Une ville, un territoire ou un département ne se démarquent pas seulement d'un point de vue administratif mais par leur passé qui est mis en relief. Le patrimoine est à l'intersection de contingences sociales, politiques et économiques d'une ville et d'un territoire (Baciocchi, Laferté, Le Guillou, Rowell, 2001, p.132). La valeur patrimoniale des vestiges est prise en compte mais le vestige passe par différents stades comme son exhumation, sa restauration, son inscription et son classement (Bonniol, 2001), le but ultime étant la reconnaissance de sa valeur patrimoniale (Heinich, 2009). Il existe par ailleurs trois différents types de classement possible pour un objet ou un monument, ils n'ont pas les mêmes champs d'actions et des obligations différentes (Ibid). Le tourisme participe non seulement à une reconnaissance de cette valeur patrimoniale mais aussi à développer l'économie d'un territoire (Fesquet, 2012). Pour des raisons touristiques, un circuit attractif pour les personnes doit être créé. Il est nécessaire de varier les sites entre époque, paysages et contextes (Bonniol, 2001, p.190). Un choix doit donc être effectué dans des sites d'une même époque, ou d'importance égale, le message qu'il porte, la signification qui lui est attribuée et leur valeur patrimoniale doit alors être prise en compte. C'est une sélection de la part des décideurs politiques sur ce qui représente un intérêt et qui est donc mis en valeur (Ricci, 2015, p.317). Cette sélection est également est aussi réalisée en fonction des attentes des visiteurs de ce patrimoine (Rauch, 2002, p.391). Ces différents éléments du paysage rentrent dans un itinéraire que les touristes vont pouvoir emprunter. Ils sont aussi vecteur d'une identité commune prônée par les habitants et les acteurs politiques (Fabre, 2000, p.13).

Les monuments, les sites et les objets permettant d'ancrer le passé dans le présent doivent être pourvus d'authenticité. Le patrimoine qui est privilégié doit être perçu comme authentique, en particulier s'il a subi des restaurations. Cette valeur, est le moyen d'inscrire le vestige dans un processus de patrimonialisation (Heinich, 2009). Cette authentification passe par des médiateurs (Bensa, 2001) dont les archéologues peuvent faire partie en exhumant un vestige de terre ou en datant et reconstruisant l'histoire d'un site ou d'un objet. La production de l'histoire locale passe également par une sélection des auteurs qui ont disserté sur la localité, une histoire est ainsi transmise et l'historien devient anonyme (Sagnes, 2001, p.84-85). Pour que l'histoire locale et le patrimoine associé soient considérés avec intérêt il est nécessaire qu'elle soit intégrée à « une histoire plus large. » (Clastres, Pinton, 2001, p.112) ou qu'elle

appartienne au « style de l'épopée » (Ibid, p.112). La patrimonialisation d'un vestige est issue d'une décision politique (Bonniol, 2001, p.181 ; Heinich, 2009), le vestige perd son sens initial et devient une ressource symbolique avec une reconnaissance esthétique et le sentiment de nécessité de le transmettre aux générations futures (Bonniol, 2001, p.181). Ce ne sont pas les seuls éléments qui sont pris en compte dans le processus de patrimonialisation : l'ancienneté, la rareté, l'esthétisme et le sens sont des notions qui sont fréquemment utilisées pour se justifier d'une inscription sur l'inventaire des Monuments Historiques (Heinich, 2009). La sélection dans un processus patrimonial passe par un savoir scientifique, qui peut être porté par des historiens mais aussi des archéologues. Les passions suscitées par le patrimoine et les différents enjeux sont pris en compte également (Fabre, 2000 ; Heinich, 2009). Ces enjeux sont politiques, touristiques, commémoratifs et économiques. Ils sont parfois aussi portés par des personnalités politiques qui sont présentes au niveau des diverses commissions entrant dans le processus de patrimonialisation et ce, à différents niveaux.

Ce sont les aspects spécifiques d'une ville et de son passé qui en font tout l'intérêt. Ils sont privilégiés en étant mis en valeur ou en espérant une protection de la part de l'Etat pour cela il faut que ces vestiges et le passé qui y est associé soient dans la continuité de l'histoire nationale.

3. Des particularismes locaux dans la continuité de l'histoire nationale/ La sélection d'une identité

La France compte notamment un musée d'archéologie nationale, dont la constitution fut très difficile et compliquée. La place qu'il occupe au niveau des politiques patrimoniales françaises est quelque peu éloignée de celle du Louvre ou des autres grands musées nationaux. Cette place est un peu excentrée, que ce soit d'un point de vue géographique historique et financier (Olivier, 2009). Le musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye se situe à l'extérieur de Paris, au cœur du château éponyme, il fait l'objet d'un manque de financement, il a donc peu changé depuis sa création. L'archéologie, le patrimoine et l'histoire sont très liés aux différentes politiques de l'Etat, ils sont intégrés dans la construction d'une identité nationale mais aussi régionale. Le contexte local est aussi important dans l'installation d'un patrimoine sur un territoire que le contexte national (Dumont, Garnier, 2012).

Une histoire nationale qui est transmise à l'école, une étude menée sur la question a été effectuée par Anne-Marie Thiesse, sur l'apprentissage de l'histoire de France lors de la III^{ème} république. L'école est alors le lieu de la construction de cette identité nationale. Pour cela, le lien est fait avec l'histoire locale dans les manuels. Ils font part d'événements historiques locaux, qui sont liés aux monuments présents dans la région. Ces monuments peuvent être qualifiés de « sémiophores » (Pomian). L'histoire locale est dans la continuité avec l'histoire nationale (Thiesse, 1997) mais le local, pouvant correspondre à un département ou une région, se particularise, avec des spécificités (Ibid). Les manuels de ce type précèdent la III^{ème} République et vont se poursuivre sous Vichy, ils vont permettre aux élèves de développer « une histoire à soi » (Bensa, Fabre, 2001). Une histoire locale va se développer autour d'une communauté tout en restant dans la continuité de celle de la nation. Les spécificités qu'elle va promouvoir vont permettre de la différencier des autres localités, en s'y opposant (Bensa, 2001 ; Loret, 2012) notamment dans le cadre de l'attribution d'un label qui a un intérêt patrimonial et qui est vecteur d'afflux touristique (Bigando, 2012). L'obtention de ce label ne se fait pas par hasard, il peut être le fruit d'une demande faite par des acteurs locaux, comme des associations ou des membres de la mairie (Heinich, 2009). Pour obtenir les financements, il est nécessaire de s'intégrer dans une catégorie ou une désignation, qui ne convient pas toujours aux personnes comme le terme de « banlieue » pour la commune d'Elbeuf (Loiret, 2012, p.246). L'histoire locale doit émerger du sol afin de détenir une réalité physique. « Le mécanisme concret de cette inscription locale est simple, il consiste à faire émerger l'histoire de la topographie. Configurations naturelles et traces humaines énoncent dans le langage visible la présence sous-jacente, archéologique, de la Nation qui engendre le lieu. » (Fabre, 2001, p.20). L'histoire locale se doit d'appartenir à un ensemble plus vaste (Peroni, 2001), que ce soit celle de la nation, de l'Europe ou de l'Humanité. Le patrimoine est un des médias de la construction de la Nation, suite à la Révolution, c'est un des nouveaux repère de la Nation en formation pour la fixer dans le temps et dans l'espace (Dumont, Garnier, 2012, p.77). Cette époque a vue s'élaborer l'idée « d'un patrimoine de et pour soi. » (Ibid, p.77). La présence d'un patrimoine sur un territoire défini « apparaît alors comme un témoin véritable de singularité locale et de son histoire spécifique » (Raveneau, 2012, p.176). La présence d'un patrimoine lié à une époque plus ou moins précise, pourvu qu'il soit documenté, permet de développer certains discours le concernant. En Provence, cette continuité avec l'histoire nationale est particulièrement prégnante, avec une sélection de discours pour appuyer un regard sur le local.

Le patrimoine préhistorique est toujours présent dans l'actualité étant donné qu'il est toujours crédité de l'image que cette époque est celle de l'origine de l'Homme, d'une identité commune, celle de l'Humanité (Voisenat, 2008b, p.111-112 ; Demoule, 2012b). La Préhistoire fut lors de son avènement en tant que science et pendant quelques décennies le lieu d'une « approche évolutionniste et internationaliste » de la part des chercheurs de l'époque (Kaeser, 2015, p.53). Si ces idées ont fait leur temps au sein de la discipline, elles sont encore présentes auprès du public et de certains acteurs du patrimoine. Elles sont le foyer d'une interprétation des vestiges. Cette identité commune à l'ensemble de l'humanité peut potentiellement intéresser toutes les personnes qui vont aller visiter les sites et les musées, elle est sujette à une double lecture d'une part celle des chercheurs et celle que le public va faire du patrimoine (Voisenat, 2008b, p.111-112) que ce soit dans la collectivité ou au niveau le plus large, l'Humanité (Ibid, p.114). La période où l'écriture est absente est propice à l'invention d'une civilisation (Chambon, 2008) avec des preuves peuvent être fabriquées pour créer une civilisation comme la pessinoise (Jasmin, 2008 ; Pessin, 2008). La Préhistoire et la liberté des termes qui la compose permettent de créer une identité locale à partir de ce passé qui reste somme toute assez flou aux yeux du néophyte. Inventer des cultures éponymes de certains sites comme le Sauveterrien, du nom de la localité de Sauveterre, permet de fixer une identité locale sur un socle (Moulinié, 2015). Renforcée par l'archéologie, cette identité est perçue comme en une continuité qui perdure jusqu'au présent. Dans la région PACA, le patrimoine préhistorique n'est pas celui qui est mis le plus en avant malgré une multiplication des musées, car il ne bénéficie pas de grands sites ouverts au public comme le *fac similé* de la grotte Chauvet (Ardèche). Les musées de Préhistoire sont en Provence des musées de sites comme Quinson (Alpes-de-Haute-Provence) et Terra Amata (Nice, Alpes Maritimes) mais cette époque peut être absente dans la représentation de certaines villes comme Arles ou Vaison-la-Romaine (Berthout, 2014). Ces musées sont issus d'une volonté politique locale, par les promoteurs du patrimoine culturel, de conserver au cœur de son territoire les vestiges de ce passé le plus lointain (Sacchi, 2015, p.303). L'archéologie préhistorique est souvent le fait de personnalités scientifiques reconnues, en Provence c'est le cas de Max Escalon de Fonton (1920-2013), qui a voué sa carrière à sa région, en prônant une archéologie régionaliste et mettant en avant les spécificités et les richesses intrinsèques (Ibid, p.302). Une Préhistoire provençale qu'il pense comme unique avec un développement autonome, et des « cultures » régionales disposant de particularismes qui vont perdurer (Ibid, p.302). Les objets issus de la Préhistoire provençale sont intégrés au sein de musées permettant ainsi d'affirmer une singularité culturelle ancienne, en démontrant du moins visuellement, la proximité des pratiques entre les hommes vivant en

Provence lors de la Préhistoire et ceux de la Provence traditionnelle du XIX^{ème} siècle célébrée par Frédéric Mistral et les félibriges (Séréna-Allier, 2015, p.187). La protohistoire*, la période qui est considérée comme celle des « Gaulois » à longtemp s'était mis en avant par l'Etat français du XIX^{ème} siècle en passant par Napoléon III, la III^{ème} République mais aussi après 1945, avec l'image d'un Gaulois qui résiste (Demoule, 2012). Cette image du Gaulois n'est plus vraiment d'actualité (Vergain, 2015, p.271).

« Ces rivages [méditerranéens des côtes françaises] marqués par des peuplements préhistoriques, la présence gauloise et, bien sûr, une romanisation exceptionnelle sont, par excellence, des lieux de mémoire et de territoires de prédilection pour les recherches archéologiques. » (Delestre, Marchesi, 2010, p.13). La période antique est mise en avant par les auteurs et elle fera l'objet d'un développement ultérieurement. La période médiévale est absente de son propos, la question de son intérêt pour la recherche archéologique mais aussi comme lieu véhiculant une identité peut être posée selon ses propos. Une dénégation de la période médiévale en France, notamment les premiers temps du Moyen Age, était perçu comme celui des invasions « barbares » (Demoule, 2012). Cette période s'illustre par une vision misérabiliste qui la qualifie, de par des données archéologiques plus discrètes mais surtout différentes des époques précédentes et suivantes, en plus de données historiques qui sont dans beaucoup de cas inexistantes (Ibid, p.144). Le terme Moyen Age est péjoratif, il implique une période de transition entre une Antiquité célébrée et une Renaissance reconnue comme une période prépondérante. C'est une époque qui est qualifiée « d'ambiguë » par Jean-Paul Demoule avec l'arrivée des « barbares », de nouveaux éléments culturels mais qui stimule l'imagination avec les épopées (Ibid, p.142). Ce qui reste célébré en France, c'est souvent ce qui a attiré au christianisme comme le baptême de Clovis pensé souvent dans une optique plus romantique que politique (Ibid, p.131-132). Cette période est celle de la quête des origines « ethniques » avec les Francs mais aussi celle de la chrétiennereté en Europe (Vergain, 2015, p.271). L'époque médiévale est souvent représentée à l'occasion de fêtes, dans une tentative de faire revivre l'Histoire (Albert-Llorca, Blanc, 2001 ; Bonniol, 2001, Fournier, 2012 p.271). C'est un Moyen Age stéréotypé qui est mis en action, un lieu de syncrétisme (Fournier, 2012, p.271). « Ici, la vérité sociologique prime sur la vérité historique.» (Bensa, 2001, p.11). Les ouvrages généraux portant sur le patrimoine archéologique montrent un désintérêt dans la diffusion et la promotion du patrimoine de la période médiévale, pour les sites ecclésiastiques et les cimetières qui sont bien représentés à travers l'ensemble du territoire, la Provence étant une des premières régions de l'actuelle France christianisée (Delestre, Marchesi, 2010). Cette période s'illustre en

archéologie aussi du fait de l'intérêt qu'elle génère autour de l'élite, visible notamment du point de vue de l'habitat avec des châteaux mais aussi des *castra** (Ibid). Beaucoup des villages actuels sont dans la continuité de cette période, ils sont pour héritier de l'urbanisme de l'époque (Demoule, 2012b). La période médiévale n'est pas seulement l'objet d'étude des archéologues il est aussi celui des historiens et des historiens de l'art. Ceci implique que l'archéologie est en concurrence avec d'autres savoirs qui ont parfois une assise universitaire et sociale plus importante, ce qui pourrait expliquer le retard de l'archéologie médiévale (Sagnes, 2015b, p.12-13). Il est plus facile d'écrire sur « des pages blanches » (Ibid, p.13) notamment si les données que l'on trouve sont uniques et ne souffrent donc d'aucun comparatisme possible.

Le patrimoine local est issu d'une production de savoir et de connaissances sur un territoire, il est issu d'une politique territoriale d'aménagement culturel (Fabre, 2000). Ce patrimoine est le fruit d'un travail en commun de divers services de l'Etat, dans une quête de légitimité du patrimoine locale. Les sites et les objets sont porteurs d'une référence au passé (Palumbo, 2000), ils sont porteurs de valeurs d'authenticité historique et d'une valeur artistique (Ibid). Ils sont au cœur de pratique discursive avec des stratégies de rhétorique (Ibid). La quête de légitimité pose la question de « la création de mythes en réaction à la trop grande rationalisation de la discipline. » (Vergain, 2015, p.268).

Le patrimoine et le monument sont dans un rapport que la collectivité entretient avec son territoire, territoire qu'elle s'approprie grâce à eux (Poisson, 2000). Ils sont le fruit de projection « qui relève de l'expérience collective, de l'identité et de la culture de la communauté. » (Ibid, p.171). Les ouvrages de vulgarisation de l'archéologie par des professionnels, qui sont intégrés dans des institutions étatiques, tel que *Archéologie des rivages méditerranéens, 50 ans de recherche* de Xavier Delestre et Henri Marchesi. Ces deux auteurs s'adressent à un public néophyte, et développe des représentations de la recherche archéologique et du patrimoine qui ne correspondent pas à celle des *Bulletins Scientifiques Régionaux* (DRAC, 1992-2013). Delestre et Marchesi développent leurs propos autour de sites qui sont pour beaucoup classés en tant que Monuments Historiques et mis en valeur par des musées. Ces sites sont pour la majorité issus de découverte du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle et ils ne sont pour beaucoup plus dans l'actualité de la recherche car ils ne sont plus fouillés.

4. De la Narbonnaise⁴⁴ à la Provence

La définition d'un territoire est très floue, elle dépend des acteurs, encore plus si ce territoire fait l'objet d'un processus de patrimonialisation. C'est une définition fluide d'un espace, des groupes qui le composent mais aussi du patrimoine. « L'espace provençal contemporain est caractérisé par la coexistence, et souvent par le chevauchement, des formes très hétérogènes, lesquelles sont le produit de trajectoires historiques et sociales diverses. » (Fabiani, 2005, p.14). La Provence reste marquée par un paysage où la période antique est au premier plan de la scène locale, car elle est perçue comme plus authentique. Une mise en valeur de la romanité d'une région passe par les monuments qu'elle abrite. Ces monuments sont un facteur permettant de développer un récit imaginaire mis en avant par des sociétés qui en ont la gestion comme Cultures-Espaces (Bernié-Boissard, 2012, p.121). Les vestiges archéologiques peuvent aussi être inscrits sur la base Mérimée, comme le site de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Certains monuments sont inscrits à l'UNESCO comme patrimoine culturel, à l'instar d'Arles et de ses « monuments romains et romans »⁴⁵, le théâtre antique d'Orange⁴⁶. L'intégration de ce patrimoine peut être un élément favorable pour son classement comme à Nîmes⁴⁷, une ville se situant dans le Gard, un département frontalier de la région PACA mais qui lors de l'Antiquité correspondait à la Narbonnaise. Les monuments sont concernés par des demandes de protection mais également les paysages culturels avec la reconnaissance de villes de la Narbonnaise et son territoire avec son réseau viaire et les vestiges de ses aqueducs⁴⁸. Ce paysage fut classé car il correspond « à un nœud de communication primordial dans l'histoire des territoires de l'Empire romain. » (Ibid, p.123). Près de la moitié des préfectures du territoire national français ont une histoire qui est inscrite depuis l'Antiquité dans cette Gaule romanisée. Elles étaient déjà à cette époque des cités d'importance et elles continuent d'exister à travers le plan des villes (Demoule, 2012b, p.115). Une fascination pour la « valeur d'antiquité » est présente (Palumbo, 2003, p.24), avec l'obsession pour la préservation des valeurs historiques et artistiques (Ibid, p.24) de ces objets venus du passé qui sont intégrés dans le présent par leur valeur patrimoniale. La présence de l'Antiquité en Provence est surtout visible dans les différentes trames urbaines qui composent le paysages,

⁴⁴ Ce terme réfère à l'époque de la conquête romaine de la Gaule. La Narbonnaise est un découpage arbitraire de l'espace lors de la conquête de ce territoire, ses frontières dépassent le cadre de la région PACA.

⁴⁵ <http://whc.unesco.org/en/list/164>

⁴⁶ <http://whc.unesco.org/en/list/163>

⁴⁷ <http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5723/>

⁴⁸ <http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/1658/>

elle est moins visible dans l'espace rural. Les objets permettent de faire le lien entre ce passé magnifié et le présent. A l'image de la cigale, c'est une représentation de la Provence et des membres des Félibriges, elle fait le lien avec la Grèce antique, un lien symbolique (Fabiani, 2005, p.80), qui dépasse les frontières entre l'espace rural et l'urbain. La place primordiale de l'Antiquité en archéologie s'illustre très tôt dans la discipline, qui conserve cette empreinte jusqu'à maintenant.

Jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ce sont les ruines antiques qui sont le plus souvent étudiées, pour beaucoup elles sont intégrées à des itinéraires « touristiques » (Jockey, 2013 ; Schnapp, 1993 ; Schnapp, 2009). C'est une tradition longue de l'intérêt qui peut être porté aux vestiges datant de l'Antiquité. Ce patrimoine est porteur d'une identité qui est fréquemment mis en exergue, dans un cadre individuel, collectif mais aussi politique (Veyne, 1990). Jusqu'à cette même période, le patrimoine antique était celui qui bénéficiait le plus souvent d'une conservation. Par la suite, le patrimoine antique dans des grands centres urbains, comme Rome, a pu être l'objet d'une mise en valeur et de grands projets de restaurations sous le coup d'une décision politique (Ricci, 2015). Le socle de l'Antiquité qu'elle soit grecque ou romaine par le biais de l'histoire mais aussi de l'archéologie est partie prenante « de la notion d'Occident comme lieu politiquement hégémonique par rapport aux autres régions du globe. » (Menezes Ferreira, 2015, p.247). Les Européens seraient alors les héritiers de cette civilisation, dont ils conserveraient des spécificités.

La Provence et le Languedoc vont commencer dès 1760 une écriture monographique des localités les plus modestes qui composent leur territoire (Fabre, 2001, p.16-17). Le patrimoine culturel est alors mis en relief et il participe à la définition d'un territoire. A l'instar du Museon Arlaten fondé par Frédéric Mistral à Arles, c'est un exemple des représentations qui sont faites de la Provence. Il légitime un discours régional tout en préservant les vestiges qu'il estime digne des outrages du temps, en les intégrant au musée. Ces objets sont issus des pratiques ethnographiques en région mais ce sont aussi des vestiges archéologiques, ils vont être le support de cette dialectique régionaliste. Le patrimoine archéologique qui va être mis en scène est le fruit d'une sélection que ce soit dans l'espace mais aussi dans le temps (Séréna-Allier, 2015). C'est une Provence Rhodanienne avec des périodes de prédilection comme la Préhistoire, l'Antiquité et la fin du Moyen Age, qui sont mis en avant. Ces répartitions chronologiques mais aussi spatiales sont celles de références du courant félibrige (Ibid, p.181). Ces objets sont un « renvoi à un autrefois, digne de mémoire. » (Ibid, p.179). Ils vont être au cœur d'une pratique d'élaboration d'une représentation de la Provence dans la mémoire

collective et dans l'imaginaire, ils en sont des références. La présence des objets ethnographiques avec ceux issus du passé permettent une comparaison et de créer des liens continus. La « singularité provençale » (Ibid, p.188) est fondée pour beaucoup d'auteurs du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, dont Frédéric Mistral, sur la période antique qu'ils souhaitent présenter « comme un héritage omniprésent, celui d'une civilisation qui aurait sublimé le vieux fonds gaulois de la Provence et se serait imprimé de manière indélébile dans la culture populaire. » (Ibid, p.188). Le discours régional en Provence, mis en avant par les Félibriges, se veut proche d'un ordre moral (Fournier, 2006, p.249). Les vestiges antiques illustrent particulièrement bien ces notions de moralité et « d'entité civilisatrice » qui sont ancrées dans l'imaginaire collectif (Demoule, 2012b). La relation entre le Muséon Arlaten et le passé antique de la ville d'Arles est présente sur différents points, ce musée est implanté sur les ruines du forum antique de la ville, l'Antiquité peut être présentée comme une des fondations de ce musée, mais aussi de la culture régionale. Cette filiation est perceptible non seulement au cœur du Muséon Arlaten, mais également au musée départemental d'Arles Antique. Une filiation entre le passé et le présent est également mis en relief au cœur de la ville avec ses nombreux vestiges conservés et ouverts aux publics. Cette filiation passe également par la multiplication des travaux d'archéologie inscrits à un niveau régional, elle s'inscrit dans la mémoire collective. Dans le « Sud » l'importance des notions de restauration, de reconstitution (Fabiani, 2005, p.26) des objets, des vestiges des éléments architecturaux et des éléments sont d'importances. Ce qui implique que les ruines ne sont que rarement laissées en état de dégradation, elles sont le plus souvent restaurées. Elles sont intégrées le plus possible dans l'espace contemporain à l'instar des maisons de la Provence de Jean-Louis Fabiani. Cette vision de la Provence passe par l'histoire de l'art avec des artistes du XIX^{ème} siècle et la diffusion de ces critères par des magazines et des guides (Ibid, p.39). L'Antiquité en Provence permet de mettre en avant une identité qui est présente depuis longtemps sur le territoire, qui est perçue comme en continuité car elle est toujours présente à travers divers éléments que ce soit des vestiges ou des éléments plus symboliques comme la cigale.

Une catégorie de patrimoine est privilégiée dans sa mise en valeur en fonction du discours qu'elle véhicule, de l'identité qu'elle prône et de la définition du territoire qu'elle met en avant. Le patrimoine permet de prôner une identité de la Nation mais de par ses extensions diverses il est aussi le signe d'une grande multitude de cultures et de groupes sociaux dans un territoire (Dumont, Garnier, 2012). Le territoire est un élément englobant, ses frontières

dépendent de ce qui le compose et du groupe qui s'en revendique (Alphandery, Bergues, 2004). Le patrimoine et l'archéologie sont tributaires d'une politique nationale concernant les choix qui sont effectués sur la destruction, ou l'étude d'un site mais aussi sur la mise en valeur des vestiges. En Provence l'entité politique agit comme un médiateur (Fournier, 2006, p.248). Elle permet une construction commune d'une identité régionale provençale mais également d'une identité nationale issue de la même filiation (Ibid, p.248). Cette identité régionale prône des traditions, une authenticité culturelle, qui sont conservées mais avec une perspective plus libérale où cette image d'une authenticité est attractive sur un plan touristique et économique (Fabiani, 2005 ; Fournier, 2006).

B. L'appropriation de cette identité

L'appropriation d'une identité est le fait des habitants de la localité concernée, ils souscrivent du moins une partie à son approbation (Faraldi, 2001). C'est un groupe d'acteurs qui va définir le patrimoine mais cette définition n'est pas la même en fonction des disciplines qui sont celles des acteurs (Fournier, Crozat, Bernié-Boissard, Chastagner, 2012, p.7). Le monument prend son sens en fonction des personnes qui le reçoivent, sa signification est donc variable entre des personnes d'époques différentes mais aussi d'une même époque, les habitants, les visiteurs et les acteurs (Barré, 2000). Le patrimoine est aussi une source de conflits quant à son appartenance à un groupe ou à un autre. Des conflits visant son appropriation car il permet d'aborder de manière différente le paysage (Bergues, 2000) mais aussi l'histoire (Palumbo, 2003, Palumbo, 2015). Le passé a une fonction identitaire, provoquant par moment des fortes dissensions, à propos des pratiques, des représentations et des oppositions entre les acteurs politiques, économiques et les acteurs du terrain. Le développement de l'archéologie doit être compris en lien avec l'économie et le tourisme, elle est dotée d'une valeur économique influant sur sa perception (Gould, Burtenshaw, 2014).

1. Une continuité temporelle

La construction d'une communauté et du sentiment d'appartenance passe par « une capacité de sédimentation historique. » (Palumbo, 2003, p.12). Cette perception de stratification du temps permet des passages entre les divers niveaux d'appartenance qui traversent les

personnes et qui peuvent être conflictuelles. (Ibid, p.12). La présence d'une histoire marquée par des sites, lieux et monuments ancre l'idée que la communauté vivant actuellement sur ce territoire est présente de longue date et ce dans les mêmes formes « La temporalité ainsi alignée sur des intérêts locaux se désynchronise de la temporalité officielle, telle qu'elle est véhiculée et entretenue par l'école et les grands médias » (Bensa, 2001, p.11). Cette communauté développe un sentiment d'autochtonie du fait de sa longue présence, son immobilisme ressenti (Sagnes, 2015a). En exhumant des éléments d'un passé parfois inconnu d'un territoire, l'archéologie permet de faire le lien avec ce passé, dont le temps est perçu comme une ligne continue, permettant ainsi de modeler une identité commune (Sagnes, 2015b), un choix s'opère dans les différents éléments qui composent le passé. Ce passé qui est aussi composé comme une stratification du temps, elle est visible en archéologie par la stratigraphie d'un site. Elle fait évoluer la perception du site en fonction des avancées effectuées, elle fait l'objet de débat entre les scientifiques mais aussi auprès des observateurs extérieurs (Grimaud, 2013). Une stratigraphie permet de sélectionner les temps qui sont d'un intérêt plus important avec des vestiges correspondants.

Les fêtes d'une ville ont souvent un accent porté sur les représentations de l'histoire locale, le passé est proche et multiséculaire. Ces fêtes historiques sont le lieu d'une mise en valeur de l'identité et des traditions qui sont dans une continuité (Albert-Llorca, Blanc, 2001). Les vestiges et les recherches archéologiques pouvant y être associés servent de comparaison et de référence pour un objet dont la patrimonialisation est en cours (Lauraire, 2001, p.294). Des comparaisons ont pour objectif de démontrer une continuité. Les musées des localités peuvent être le lieu de ces comparaisons. Dans un souci de marquer la continuité de l'occupation, la plus longue possible, ils peuvent s'ils en ont la possibilité, de présenter la chronologie la plus longue possible avec des vestiges provenant du territoire (Moulinié, 2008, p.53). La continuité d'une occupation sur un territoire est parfois quelque peu affabulée entre approximation historique, archéologique avec des fondements scientifiques quelques peu banales et des érudits locaux du XIX^{ème} siècle (Amiel, 2008, p.73), qui n'étaient pas toujours dans un souci de véracité historique mais plus sociologique (Bensa, 2001, p.11). Le passé devient une référence, il est empli d'éléments fictifs. Il peut être aussi utopique, rêvé et imaginé (Chambon, 2008, p.204). La pratique d'une archéologie par des amateurs proche du contexte local où les objets affleurent du sol, des objets provenant d'un passé dont leur seule présence intègre le présent, « ils effacent l'épaisseur des siècles écoulés. » (Moulinié, 2015, p.95). Une proximité de l'objet et de ses précédents possesseurs sont dans un modèle d'« un curieux

écrasement chronologiques. » (Ibid, p.95). Une continuité dans le temps est aussi perçue par l'intervention des ancêtres, des anciens, des morts qui nous ont précédés sur un territoire. Ces morts vont transmettre des messages aux vivants dans des rêves pour leur indiquer le lieu des fouilles où des objets sont présents. A l'image de Jean Taffanel, qui est non seulement un archéologue amateur mais il est également « un messenger des âmes. » (Piniès, 2015, p.126). Ou encore de Paolo Cavalli qui rêvait des objets et des vestiges du passés, des rêves qui lui permettait « d'être en contact permanent avec les anciens. » (Palumbo, 2015, p.143). L'archéologie va aussi permettre par la fouille d'un site de mettre en lien deux pratiques, celle du passé remis au jour et une autre pratique du territoire qui est encore en activité, tel que l'atelier de potier de l'époque Gallo-Romaine de Sallèles-d'Aude, induisant un commerce de produit dont le vin et la pratique de la viticulture contemporaine dans la région (Amiel, 2015). Cette mise en continuité de deux pratiques est intégrée dans l'imaginaire collectif et renforce une identité commune présente depuis longtemps dans la région.

Le passé et sa continuité dans l'espace et dans le temps est le lieu de concurrence entre différentes villes pour savoir quelle est la fête la plus ancienne et la plus authentique (Albert-Llorca, Blanc, 2001). Une recherche des origines est appuyée sur des archives (Ibid) mais également sur des vestiges archéologiques, dans la recherche des pratiques et des lieux de cultes catholiques les plus anciens dans une même ville (Palumbo, 2003 ; Palumbo, 2015). « L'ancienneté d'une tradition contribue sans nul doute, dans nos sociétés, à augmenter la valeur qui lui est accordée. » (Albert-Llorca, Blanc, 2001, p.101). L'histoire avec un travail dans les archives, mais aussi l'archéologie avec des fouilles ou des études de céramiques par exemple, sont appelées à répondre à ces questions en essayant de donner des précisions notamment en matière de datation. Ces travaux ont alors un objectif, celui de la preuve qui va départager une commune, une église ou une pratique. Quand les notions d'authenticité et de tradition sont mentionnées dans le processus patrimonial, et si ces notions sont poussées à leur paroxysme, c'est « un aménagement continu de l'histoire au profit de ceux qui la font. » (Raveneau, 2012, p.174). C'est une réécriture du passé où la notion de présent est absente de ces pratiques car elles cherchent à être une représentation de ce passé (Albert-Llorca, Blanc, 2001), c'est « l'actualité qui s'habille avec les vêtements du passé. » (Raveneau, 2012, p.174). La présence de longue date dans un lieu, sur un territoire précis avec des éléments spécifiques comme les sites palafittiques* découverts dans un lac près de Zurich. Ce site, de par ses caractéristiques qui à l'époque de sa découverte en 1854 était unique, a donc permis à l'Etat Suisse de créer une identité commune pour cet Etat dont la création était récente, 1848 (Kaeser,

2015). L'interprétation de l'époque voulait que ces ancêtres de la nation Suisse soient un exemple de démocratie, avec une unité de ces habitations bien différentes des populations voisines dont l'état des connaissances scientifiques se résumait à la guerre et le funéraire (Ibid, p.39). L'archéologie et les vestiges qu'elle exhume servent à la démonstration d'une permanence culturelle, un idéal helvète d'une démocratie libérale spécificité suisse dans une période qui s'illustre en Europe par un impérialisme majoritaire (Ibid, p.49). Une perpétuation des idéaux dont les archéologues se font les promoteurs.

La création d'un nouvel objet patrimoine au sein d'un lieu implique des changements, où la « Refondation sociale et refondation territoriale vont de pair. » (Péron, Marie, 2012, p.105). Le patrimoine est alors au centre de plusieurs dynamiques concernant la réappropriation d'une identité « Le patrimoine n'est donc pas un héritage mais une dynamique de reconstruction du passé pour les besoins du présent et les projets du futur. » (Ibid, p.105).

2. Transmission et avenir

La passion de l'archéologie, de l'histoire et du patrimoine est transmise au sein d'une même famille, par des parents qui sont eux-mêmes passionnés comme ce fut le cas pour les Taffanel qui ont hérité de cette passion par un cousin (Piniès, 2015, p.113). Les pratiques de fouilles clandestines sont également transmises aux générations futures ainsi que les connaissances. C'est un héritage au sein des familles qui pratiquent les pillages de sites archéologiques en Sicile (Palumbo, 2015, p.140), ainsi que la fabrication de faux archéologiques (Ibid, p.140). Le patrimoine est revendiqué comme une généalogie (Poulot, 2014) il met en œuvre une filiation dans un collectif, afin de montrer la légitimité du groupe (Clavairolle, 2012). Le passé est constamment redéfini par les associations mais aussi par les municipalités (Zisman, 2001, p.138). Cette identité se perpétue et s'appuie sur les monuments et les vestiges (Zisman, 2001), le passé pour que le futur perdure (Ibid). Les fêtes qui sont inscrites dans une conception historique, permettent de perpétuer une tradition, de la transmettre ainsi que l'identité qui est rattachée (Blanc, 2000). Les vestiges associés possèdent parfois une double signification avec des références locales et des références pérennes commune à l'ensemble de la nation car marquant un événement historique (Ibid). « De sorte que l'histoire, ici, regarde finalement plus les lendemains historiographiques que le passé qu'elle est censée restituer » (Sagnes, 2001, p.85). Les musées sont comme nous l'avons vu des lieux de

représentation du passé mais aussi de l'identité ou des différentes identités qui sont mis en relief par des discours, « ces musées deviennent des lieux privilégiés de transmission d'idéologie territoriales hétérogènes. » (Chevalier, 2012, p.30). Les objets archéologiques comme les vestiges vont être le moteur d'une émotion patrimoniale (Heinich, 2009 ; Palumbo, 2003). Celle-ci est le promoteur de la valorisation de l'objet en patrimoine reconnu. Elle est transmise aux générations à venir pour que l'objet, les vestiges perdurent dans leur fonction patrimoniale. La patrimonialisation des objets qui sont des références à une identité collective, permet de les transmettre (Djament-Tran, 2015, p.41). Le patrimoine qu'un groupe social choisi de transmettre doit être actualisé et ne pas tomber dans l'oubli ce qui signerait son extinction progressive. Il doit être réinvesti de nouvelles fonctions, mais qui est à nouveau au cœur des conflits identitaires et également économiques (Ibid, p.53).

Le patrimoine s'inscrivant dans un centre urbain, contribue à un cadre de vie d'une population. Il va être le théâtre des événements d'une vie de famille, qui vont alors s'inscrire dans une transmission (Ricci, 2015, p.312-313). Celle-ci s'effectue au sein de la famille et permet de montrer son implication de longue date dans la ville, une ancienneté et une autochtonie qui sont représentées dans les discours transmis autour de ce patrimoine (Ibid). L'histoire appartient au présent car elle est visible à travers les monuments qui lui sont associés (Fabre, 2000, p.1). Le passé et ses vestiges font l'objet de polysémie à travers le temps. Le sens est attribué au patrimoine à l'instant présent par un groupe donné n'est pas forcément celui qui sera retenu dans l'avenir. Le problème est qu'il est nécessaire de conserver des vestiges pour que dans le futur des identités et des territoires puissent perdurer. La notion de patrimoine est plus ouverte sur l'avenir que sur le passé, entre conservation et création (Fournier, 2004, p.721). C'est une responsabilité des archéologues et des conservateurs du patrimoine, que des vestiges matériels soient toujours présents afin d'être l'objet d'interprétation. Cependant, le patrimoine est sélectionné pour correspondre à un discours et aux différentes représentations qui ont cours au niveau de sociétés sur un même territoire ce qui implique que le statut d'un vestige évolue constamment. Si l'objet ou le vestige peut être transmis, son statut de patrimoine qui doit être protégé ne l'est pas systématiquement (Menezes Ferreira, 2015, p.249).

L'archéologie préventive et les choix qui sont effectués lors des aménagements du territoire posent la question sur les décisions qui sont prises dans le présent mais qui ne seront pas forcément celles qui l'auraient été dans l'avenir (Demoule, 2012b, p.216). Cette omniprésence du présent est un problème récurrent de nos sociétés où l'avenir n'est pas pris en compte et ce sur des questions qui ne sont pas forcément celles de l'archéologie à proprement

parler comme l'écologie (Ibid, p.216). Le vestige qui émerge du sol, est également le fruit des conceptions de la culture et du territoire, ceux d'un temps passé (Ballacchino, 2012). Ces conceptions peuvent être attachées à un objet qui est ainsi transporté au gré des migrations. Des vestiges sont aussi reproduits dans ces nouveaux espaces de migration afin de marquer l'appartenance à un territoire, à un groupe (Ibid). Le patrimoine n'est pas seulement ce qui est reçu, mais avant tout ce que l'on transmet aux générations futures (Demoule, 2012b, p.216), les discours, les représentations, les passions et les sentiments d'autochtones. L'archéologie, en proposant un discours sur des sociétés appartenant le plus souvent au passé, permet de tenter de le comprendre et ainsi de transmettre des informations aux contemporains des archéologues, pour « préparer l'avenir. » (Demoule, 2012b, p.297). L'étude du passé sur le long terme permet d'envisager un avenir potentiel (Djindjian, 2010, p.87 ; Ottino-Garanger, 2015, p.410). L'interprétation du passé est un travail qui se fait dans le présent en fonction des enjeux. La pratique d'une archéologie expérimentale, permet au passé d'intégrer l'actualité du présent car elle y est effective (Amiel, 2015), elle peut être transmise dans le cadre de formation et d'apprentissage dans de grand site comme Guédelon (Djament-Tran, 2015, p.44-45). C'est un modèle d'archéologie expérimentale en France générant des retombées financières entre les visites et la revente des produits de l'expérimentation (Ibid, p.45). Cette archéologie pénètre dans le cadre de l'imaginaire collectifs et des représentations du passé. Les pratiques sont effectuées dans cette optique de recherche et financières sont sujettes à l'interprétation comme l'ensemble des données archéologiques (Vergain, 2015).

3. Mémoire et imaginaire collectif

La mémoire et l'imaginaire collectif sont liés à l'archéologie car ils sont interdépendants. « L'archéologie est mémoire, mais elle est cependant plus que cela. Elle constitue un exercice rationnel de découverte et de reconstruction du passé. » (Schnapp, 2009, p.21). La pratique d'une archéologie moderne ou contemporaine pose des réflexions quant « à la mémoire et aux vestiges des sociétés » (Demoule, 2012b, p.180), mais aussi ce que nos sociétés laissent aux générations futures. Si l'archéologie est un travail de mémoire, elle produit aussi de la mémoire notamment collective (Jasmin, 2008, p.228). Elle comble un manque dans cette mémoire (Ibid) mais aussi dans l'histoire, elle évolue dans un rapport constant à la perte (Ibid, p.229). La mémoire est matérielle mais aussi humaine, avec une mémoire individuelle et

également collective (Ibid). La mémoire est travaillée par les lieux mais également par les généalogies, dans une optique de développer un sentiment d'autochtonie (Sagnes, 2004). La mémoire familiale est construite en fonction des lieux, d'une identité locale mise en relief (Ibid, p.35).

Le passé, l'histoire et le patrimoine qui en découle, sont un moyen pour les institutions de réguler la mémoire afin « de replacer l'institution administrative au centre d'un processus de reproduction sociale et symbolique dans les lieux qui pourraient lui échapper. » (Bonniol, 2001, p.191). C'est une forme de contrôle des représentations du passé dans le présent (Ibid). Des « lieux de mémoire » (Nora) où une convergence du temps et de l'espace est permise (Bensa, 2001). L'Etat n'est pas le seul à se référer à l'histoire et à sa représentation au travers les monuments, les institutions et les habitants le font aussi. (Palumbo, 2000). Avec la mondialisation, l'histoire devient alors une référence permettant une identification commune. « L'archéologie joue aussi un rôle dans un imaginaire collectif de la société occidentale : s'inscrivant, par ses recherches et découvertes, dans une formulation « scientifique » du monde, elle tente d'en comprendre les fondements et les origines. » (Jasmin, 2008, p.229).

Sur un même territoire, il est possible d'avoir des gestions différentes de l'histoire, de la mémoire et de l'identité, en fonction des groupes qui revendiquent certains éléments du patrimoine, qui sont parfois les mêmes, mettant en avant des conflits. Cependant, « un régime d'historicité bien défini, qui règle, dans le contexte local les rapports entre mémoire et histoire. » (Palumbo, 2000, p.45). Les archéologues, notamment les amateurs s'ils ont un lien fort avec le local, vont en exhumant des vestiges manipuler la perception du temps au sein d'un territoire et l'appartenance d'un groupe (Palumbo, 2015, p.164) et ainsi la mémoire du groupe qui va évoluer en fonction des nouvelles données. Les expositions et les musées sont des terrains où le rapport à la mémoire des habitants va changer, la mémoire va être réinterprétée (Clastres, Pinton, 2001). L'imaginaire collectif est particulièrement sollicité lorsqu'il s'agit de la période préhistorique, lieu où beaucoup de romans prennent place (Demoule, 2012b, p.18-19). Cette période est propice à cet exercice car les traces ne sont pas accompagnées d'écrits et donc le fruit d'une interprétation de la part des archéologues, professionnels et acteurs du patrimoine mais aussi des publicistes qui vont jouer sur cet imaginaire collectif d'une période sauvage (Ibid, p.19-21). Si la Préhistoire ancienne est apprise à l'école ce n'est pas le cas de la plus récente comme le Néolithique* ou encore les Ages des métaux* (Ibid, p.52-54). L'imaginaire collectif est aussi mis en avant pour la période médiévale, mais pour des raisons différentes, celui-ci intervient autour de récits mythiques, « le Moyen Age est une période inquiétante,

peuplée de dragons, de sorciers et de forteresses, dont on est content qu'elle soit révolue (comme celle des dinosaures), mais sans doute la plus fertile en représentations imaginaires. » (Ibid, 143). Les représentations qui entourent l'époque médiévale au sein de l'imaginaire collectif, n'ont pas toujours beaucoup à voir avec l'archéologie ou même l'histoire, qui sont appelées à vérifier. Des récits locaux mettent en valeur des particularités, elles définissent actuellement le territoire. Si les archéologues sont fréquemment appelés par la population et les pouvoirs locaux c'est que « L'archéologie a le pouvoir de transformer la légende en histoire. » (Iuso, 2015, p.426).

L'imaginaire collectif produit des identités mais également des communautés qui s'activent autour des identités et des territoires. C'est au XVIIIème siècle que les Etats et les nations se forment mais afin de légitimer leur existence, ils mettent en avant un passé immémorial et dans une continuité, mais « il n'est de communauté qu'imaginée. » (Anderson, 2002, p.20). L'imaginaire collectif national se représente l'archéologie et l'archéologue sous les traits des personnages développés par le cinéma, dans des pays autres le plus souvent que la France, des pays pensés comme exotiques (Goudineau, Lequeux, 1988). Cette « archéologie » est faite de fastes, de dangers et d'aventures. Bien loin de ce qui est vécu par les archéologues travaillant sur le territoire national français, Philippe Vergain parle alors de « complexe d'Indy. » (Vergain, 2015, p.265). Cette représentation de l'archéologie est dommageable à l'activité de la discipline (Demoule, 2012b, p.60-61) mais qui reste bénéfique pour les activités touristiques et économiques dépendant du patrimoine exhumé lors des travaux archéologiques.

L'archéologie de par ses objectifs et ses pratiques, en exhumant des vestiges du sol permet d'avancer des arguments pour les populations qui sont à la recherche d'une identité qui perdure à travers le temps, du moins les éléments pensés comme spécifiques. L'archéologie fournit des données qui pouvant être interprétées comme une preuve d'une pratique plus ancienne qu'une autre, elle participe alors à des conflits concernant l'appropriation de divers éléments patrimoniaux. Ces éléments ne sont pas hérités mais les populations désirent les transmettre aux générations futures. Des questions sur l'avenir de ce patrimoine sont fréquemment posées aux archéologues, à propos des destructions patrimoniales, des choix qui sont effectués au nom des impératifs de modernité et qui seront probablement remis en question dans l'avenir (Demoule, 2012b). Le patrimoine et l'archéologie font aussi un travail de mémoire et sont une forme de mémoire ancrée dans le sol, visible par tous. Cette mémoire appartient à

l'imaginaire collectif voir national. « Aucune identité, même l'autochtonie, n'est jamais garantie. » (Palumbo, 2015, p.162).

C. Un cas emblématique en Provence : Vaison-la-Romaine

Un regard plus attentif sera porté sur la ville de Vaison-la-Romaine, elle se situe dans le Nord du Vaucluse, dans la région PACA. Cette ville est un exemple d'un choix patrimonial, de sa mise en valeur. Cette partie préfigure le terrain que je souhaite réaliser pour mon Master 2. Si les recherches archéologiques menées dans la ville et son territoire ont montré une occupation humaine ancienne, des « temps glaciaires » (Berthout, 2014, p.43), avec une continuité perçue sur le temps longs de l'histoire mais qui est peu visible, quelques traces éparses sous la ville actuelle et les vestiges d'époques suivantes subsistent. « Le site de Vaison respire un parfum d'antiquité que les auteurs anciens et modernes ont célébré de tout temps. » (Sautel, 1956, p.1)

1. Histoire de la recherche à Vaison-la-Romaine

La recherche archéologique à Vaison-la-Romaine correspond dans les grandes lignes à l'histoire de la recherche en France avec la période des Antiquaires, puis des amateurs et enfin des professionnels (Jockey, 2013 ; Schnapp, 2009 ; Schnapp, 1993). Elle est une représentation de l'histoire de la recherche en archéologie mais également des intérêts de celle-ci en Provence.

Les découvertes de vestiges à Vaison commencent dès le Moyen Âge et ce jusqu'à la Renaissance, elles sont faites dans la ville et sont le fruit des antiquaires et des érudits locaux. Dans la majorité des cas elles sont faites sur la rive Est de l'Ouvèze. Ces découvertes ne sont pas le fruit d'une excavation du sol semble-t-il, elles sont plus des découvertes effectuées lors de travaux agricoles. Ce sont pour l'essentiel des collectes d'objets mais aussi d'éléments architecturaux (Bézin, 2011, p.17-18 ; Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.9). Certains éléments des vestiges antiques sont repris lors des travaux de construction durant cette période longue (Bézin, 2011, p.18). Les vestiges d'une période passée servent souvent de point d'approvisionnement en pierre comme pour les enceintes de Carcassonne (Piniès, 2000). Au XVII^{ème} siècle, cette activité de collecte s'intensifie avec un intérêt toujours focalisé sur

l'Antiquité. C'est l'évêque Joseph-Marie de Suarès qui s'illustre dans cette tâche lors de son épiscopat à Vaison-la-Romaine (Dumont-Heusers, 2003, p.49 ; Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.9). Il va entreprendre un travail de collecte avec d'autres érudits locaux, des vestiges qu'il va regrouper au palais épiscopal (Dumont-Heusers, 2003, p.49). Le XVIII^{ème} siècle, est toujours celui des érudits locaux, produisant outre des collections, des écrits sur la ville de Vaison-la-Romaine sur l'histoire de la ville, en utilisant plusieurs données comme les vestiges mais aussi les inscriptions et les monnaies (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.9). Un intérêt pour la période antique avec Vaison comme une des capitales des Voconces est présent.

Au XIX^{ème} siècle après la Révolution française et les périodes de troubles qui ont succédé, les activités de « fouilles », de restaurations reprennent comme celles de collecte. Les collections vont attirer l'attention des pouvoirs politiques et vont se succéder. Les recherches sont faites en ville, dépendant des instances politiques et de leur financement qui est sous condition. Ces fouilles vont remplir et compléter les collections du musée du Louvre, du musée d'archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye mais aussi celles du Musée Calvet à Avignon (Dumont-Heusers, 2003, p.51 ; Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.9). C'est un exode du patrimoine de la ville en France mais aussi à l'étranger comme le Diadumène de Polyclète qui est maintenant au British Muséum (Bézin, 2011, p.19 ; Dumont-Heusers, 2003, p.51). Les fouilles entreprises vont se dérouler au niveau du théâtre, sur la colline du Puymain, du quartier de la *Villasse*. Cette proximité avec l'Etat va promouvoir le patrimoine par l'inscription de certains éléments à la première liste des Monuments Historiques en 1840 par Prosper de Mérimée (Bézin, 2011, p.19), dont le pont romain et deux des édifices religieux de l'époque médiévale. C'est en 1853 que les fouilles entreprises par l'Etat, par l'intermédiaire du Musée Calvet, vont s'arrêter car la ville n'offre plus assez d'intérêt (Dumont-Heusers, 2003, p.51). L'activité de fouilles des amateurs, des érudits locaux, mais aussi des propriétaires va perdurer jusqu'en 1870 (Bézin, 2011, p.19 ; Dumont-Heusers, 2003, p.51-52).

Le XX^{ème} siècle est le lieu où la recherche archéologique s'illustre particulièrement à Vaison. Plusieurs opérations de fouilles vont avoir lieu et vont façonner l'image de la ville. C'est en 1907 que les grands travaux de fouilles reprennent à travers la ville notamment sur les zones qui ont été fouillées au siècle précédent, à l'occasion des travaux de recherche d'une thèse, celle de l'abbé Joseph Sautel (Bézin, 2011, p.20 ; Dumont-Heusers, 2003, p.52 ; Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.10). Ces fouilles vont permettre la découverte de nombreux objets, vestiges, dont des statues et ce dès les premiers temps de la fouille. Ces

découvertes prestigieuses vont être les instigatrices de l'obtention de financement de la part de l'Etat mais également de la part des personnalités politiques locales qui vont acheter les terrains afin de ne plus dépendre des propriétaires privés (Bézin, 2011, p.20). Lors des grandes guerres du XX^{ème} siècle, les fouilles sont interrompues. Après la disparition de ces protagonistes, plusieurs personnalités de l'archéologie régionale vont prendre leur succession dont Henri Rolland qui a fouillé le site de *Glanum* mais aussi celui de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône). Les opérations archéologiques qui vont reprendre n'auront pour objectif que de compléter les données. Les grands travaux n'auront plus cours sauf ceux réalisés dans le cadre de l'urbanisation de la ville. Les recherches jusqu'en 1992, ne concernent pas ou peu la période médiévale de la ville de Vaison-la-Romaine (Goudineau, 1992). Cette même année les fouilles sont reprises suite aux inondations qui ont frappé la ville (Dumont-Heusers, 2003, p.53). Des travaux ont lieu sur certains sites, avant les restaurations comme celles du pont romain, mais également dans un objectif de protection, des sites dégagés préalablement (Bézin, 2011, p.24).

2. Les différents acteurs

Les personnages présents dans la construction de cette identité locale ont également une importance à l'échelle nationale (Fabiani, 2001 ; Fabiani, 2005 ; Peroni, 2001), dû à une reconnaissance personnelle ou par le biais des relations qu'ils entretiennent. La ville de Vaison-la-Romaine a vu se succéder une multitude d'acteurs interagissant avec le patrimoine et l'archéologie, les acteurs appartenant pour beaucoup aux différentes catégories mentionnées précédemment. Les érudits ont été très présents dans l'archéologie de la ville, avec notamment des personnalités appartenant au milieu ecclésiastique. La place du christianisme fut très forte à Vaison-la-Romaine, avec la présence d'un évêque mentionné très tôt, lors du Concile d'Arles en 314. Un des premiers personnages mentionné dans la construction de l'histoire de la ville est l'évêque Joseph-Marie de Suarès. Le premier des trois frères qui a occupé le siège épiscopal à Vaison, ils ont tous éprouvé de l'intérêt pour les objets du passé découvert dans la ville qu'ils administraient (Bézin, 2011, p.19)

Le XVIII^{ème} siècle à Vaison, est marqué par Esprit-Claude Calvet, un médecin dont la famille vient de Vaison mais qui lui-même vit à Avignon (Dumont-Heusers, 2003, p.49). Il s'illustre de par son intérêt pour la ville et son histoire ainsi que par les collections qu'il va entreposer dans sa demeure (Dumont-Heusers, 2003, p.50). La collection d'Esprit-Claude

Calvet ainsi que des fonds personnels vont permettre la fondation du musée Calvet à Avignon (Vaucluse). Ce musée et ses administrateurs auront par la suite une forte influence sur l'archéologie de la ville de Vaison. De même l'abbé Fabre de Saint-Véran et Moreau de Vérone vont s'illustrer par des publications concernant Vaison et son histoire (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.9).

Le XIX^{ème} voit le rôle de l'Etat devenir de plus en plus prégnant avec la création de commissions concernant la ville de Vaison, plus spécifiquement dans un appareil administratif, institutionnel qui n'en est qu'à ses débuts. En 1821, c'est la création de la *Commission Chargée de la Conservation des Antiquités qui existent dans le Département de Vaucluse*. Elle est le fruit d'une demande de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres auprès du Ministère de l'Intérieur (Dumont-Heusers, 2003, p.50). Une seconde commission est créée en 1837, la *Commission des fouilles de Vaison* (Bézin, 2011, p.9). Ces commissions vont provoquer l'arrivée en ville de différents professionnels du Patrimoine venant travailler sur les vestiges de la ville. Des liens très forts avec le politique vont être mis en place de par la présence de Prosper Mérimée et de ses liens avec le maire de la ville d'Avignon, E. Requier. Egalement conservateur du Musée Calvet, il a dirigé les fouilles de la ville. L'imbrication des politiques a permis à la ville et au département d'obtenir des financements plus importants (Dumont-Heusers, 2003, p.50).

Les activités de fouilles, de publications et de mise en valeur du patrimoine de la ville par l'abbé, puis chanoine, Joseph Sautel, vont être célébrées par la ville, pour l'intérêt qu'il y a porté mais aussi pour sa reconnaissance comme valeur patrimoniale dans la région (Bézin, 2011, p.11). « Aussi n'est ce que justice si les Vaisonnais ont donné le nom de J. Sautel à la grande place qui sépare les deux champs de fouille. En France, peu d'hommes auront autant œuvré pour faire connaître une ville antique et vivifier une cité d'aujourd'hui. ». (Ibid, p.11). Avec l'architecte nommé par les Monuments Historiques, Jules Formigé, le maire de la ville U. Fabre ainsi que son ami proche, un riche industriel alsacien M. Burrus, ils vont former le cœur de l'archéologie à Vaison. Maurice Burrus va être pendant de nombreuses années le mécène de l'archéologie de cette ville (Ibid, p.52) C'est avec Jules Formigé qu'ils dirigent des fouilles différentes de celles de Joseph Sautel, dans d'autres quartiers comme celui de la Villasse (Bézin, 2011, p.20). Le docteur Barral va se joindre à cette émancipation de l'archéologie de Vaison-la-Romaine en fondant la Société des Amis de Vaison-la-Romaine (Dumont-Heusers, 2003, p.52).

Les professionnels de la recherche en archéologie n'apparaissent pas avant la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Ils sont pour beaucoup rattachés aux universités ou au CNRS. Des grands noms de la discipline vont se succéder dans la ville, tel que Henri Rolland, Christian Goudineau, ou encore Yves de Kisch. Le service du patrimoine de la ville va se développer et s'adjoindre des archéologues afin de pouvoir travailler dans la ville. Les membres du SRA vont aussi intervenir dans la recherche. Avec la multiplication des fouilles, dont certaines programmées, la ville est le théâtre des activités nécessitant des bénévoles et des étudiants en archéologie.

Les acteurs de l'archéologie à Vaison sont nombreux, dans des catégories aux frontières poreuses, ce qui s'illustre en particulier avec l'abbé Joseph Sautel. Il est intégré à la catégorie des érudits locaux mais également dans celle des professionnels étant donné qu'il est le détenteur d'une thèse sur la ville.

3. Les différents éléments patrimoniaux de la ville

La ville change de nom pour marquer son identité en 1924, par décret ministériel et se fait appeler dès le 10 Aout 1924 « Vaison-la-Romaine ». Elle cherche à s'illustrer dans une continuité avec l'Antiquité romaine. Des rapprochements géographiques sont effectués entre l'Italie de part un paysage qui rappelle celui de certaines régions (Berthout, 2014, p.43) et avec ses sept collines rappelle celles de Rome (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.6). La ville conserve des éléments toponymiques traduisant cette continuité avec la période Antique. Le nom des collines, comme celle de Mars, Théos, Puymin, Sus-Auze (Berthout, 2014, p.43), et leurs interprétations, comme issues d'une filiation antique, sont critiqués (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.6). La ville possède plusieurs monuments qui sont inscrits ou classés Monuments Historiques⁴⁹, quatorze sont enregistrés sur la base Mérimée. Ils sont pour l'essentiel issus des périodes antique et médiévale.

La Ville-Basse se situe à l'Est de l'Ouvèze. C'est au cœur de cette partie de la ville que les vestiges antiques sont mis au jour, avec 15ha de sites archéologiques ouvert aux visites (Bézin, 2011). Le musée de la ville se situe à proximité des sites archéologiques, il comporte bon nombre des objets exhumés lors des fouilles dont un ensemble de statues (Goudineau,

⁴⁹ http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/dapamer_fr

Kisch, Prodhomme, 1984, p.60-65). La Ville-Basse se compose de plusieurs sites archéologiques, qui sont auréolés d'un prestige, celui d'une élite, comme les thermes, le *forum**, le théâtre et des *villae**. Ces riches *villae* étaient les propriétés des propriétaires terriens qui s'illustraient dans l'agriculture, c'était le revenu principal de la ville et c'est encore le cas (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984, p.7). Le dégagement de grands monuments et les restaurations « ont contribué à donner à la ville contemporaine cet urbanisme, où se côtoient, sans réelle rupture, passé et modernité » (Delestre, 2003, p.6). Des éléments illustrant l'impact du christianisme sont aussi présents au cœur de cette partie de la ville. La Cathédrale Notre-Dame-de-Nazareth, et le cloître qui lui est associé et l'Eglise Saint-Quenin (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984) en sont des exemples.

L'Ouvèze coule au pied de la colline, c'est un affluent de la Sorgue qui est bien souvent perçu comme une ligne de démarcation entre les périodes. C'est le pont romain qui départage la ville, entre Ville-Basse et Ville-Haute. Si la continuité de l'occupation est clairement démontrée par les auteurs, les occupations ne sont pas pensées comme continues sur un même site. Il y a une opposition entre les différentes occupations et leurs sites, qui sont exprimées comme hermétiques (Bézin, 2011 ; Sautel, 1956).

La Ville-Haute s'illustre avec des vestiges datant de l'époque médiévale. Elle surplombe l'Ouvèze, et l'ensemble de la ville contemporaine (Berthout, 2014, p.43). Cette partie du village est fondée comme beaucoup d'autres à l'époque médiévale (Demoule, 2012). Elle garde ses caractéristiques, étant donné que le développement urbain s'est effectué sur la rive est pour l'essentiel. La Ville-Haute possède en son sein plusieurs éléments patrimoniaux. Le plus visible reste le château des Comte de Toulouse, dominant la ville et daté du XII^{ème} siècle (Goudineau, Kisch, Prodhomme, 1984 ; Sautel, 1956). Une autre église se situe dans cette partie de la ville, l'ancien évêché et le beffroi. Ces éléments sont pour certains inscrits ou classés aux Monuments Historiques.

L'archéologie à Vaison-la-Romaine est un exemple de l'histoire de la recherche en France et dans la région PACA. Des découvertes sont faites dès le Moyen-Age et elles se poursuivent dans le temps par des fouilles. Ces recherches sont le fruit des différents acteurs qui vont se succéder dans la ville mais également qui vont travailler conjointement dans les recherches archéologiques. Cette ville s'illustre aussi dans la gestion de son histoire, de celle des vestiges qui lui sont associés et de leur mise en valeur dans un but de tourisme mais aussi d'affirmer une identité et la prégnance sur un territoire. La ville de Vaison-la-Romaine célèbre

la période antique et ses vestiges. Cependant le patrimoine médiéval reste visible mais n'est pas un élément construit comme fondamental pour l'identité et le territoire. Le patrimoine privilégié pour cette période concerne le lieu de vie de l'élite contemporaine mais également les éléments appartenant au passé chrétien de la ville.

L'archéologie et le patrimoine lui étant associé, sont des éléments intégrateurs de groupes sociaux car ils touchent aux notions d'identité et de territoire. Le patrimoine subi une sélection en fonction des discours qu'il est susceptible de porter, mais aussi de représenter. Le politique à une place importante en ce qui concerne l'archéologie. Cette interaction est constante et se fait à différents niveaux. Le patrimoine archéologique et la recherche sont issus des politiques régionales et locales dans la continuité avec une histoire nationale. Ce patrimoine est une représentation de l'histoire, mais également de l'identité d'un groupe et une définition du territoire. La conception de l'identité locale est contemporaine du groupe mais également de la mise en relief d'un patrimoine choisi. Une identité et un territoire qui sont pensés comme immuable et sur un temps long. Mais la définition d'une identité et d'un territoire, même s'ils sont inscrits dans le passé, le patrimoine est pensée comme une justification mais également un vecteur de transmission de ces notions Elles permettent d'ancrer une conception de l'autochtonie justifiée par l'archéologie « Chassez l'identité, elle revient au galop, quitte à s'inventer à l'horizon d'une autre archéologie. » (Sagnes, 2015b, p.25).

V. Conclusion

L'Archéologie et le patrimoine exhumé du sol, lors des recherches, sont induits par un contexte politique dont ils sont dépendants. Les différents acteurs de la discipline sont à prendre en compte dans l'étude de l'archéologie, car ils appartiennent à son histoire mais également à son actualité. Ils forment une communauté. Des archéologues amateurs sont très présents dans la discipline, mais ils ne bénéficient d'aucun statut. Ce sont des protagonistes importants de la recherche mais ils sont le plus souvent placés à la marge de la discipline. Les archéologues qui sont considérés comme des professionnels sont assez nombreux et ils évoluent dans des cadres clairement définis, entre l'université, le CNRS, les administrations tels que le SRA, les sociétés d'archéologie préventives et les collectivités territoriales. Un troisième ensemble d'acteurs concerne l'encadrement de l'archéologie. Un encadrement qui est au préalable scientifique avec des commissions qui ont un regard national mais avant tout régional. Ces commissions vont prescrire des travaux archéologiques, des destructions de sites mais également des bonnes pratiques de fouilles en exerçant un contrôle à différents niveaux. L'encadrement de l'archéologie dépend également des élus locaux, qui vont agir en faveur de l'archéologie et du patrimoine (Heinich, 2009) ou s'y opposer (Dureuil-Bourracha, 2015) en fonction des intérêts qui sont les leurs. Une nouvelle catégorie s'est intégrée à l'archéologie, les aménageurs du territoire. Une catégorie qui est souvent perçue comme étant en opposition à la pratique de l'archéologie, à des fins mercantiles. Ces aménageurs ont intégré la dimension économique dans la recherche en archéologie mais les oppositions perceptibles sont parfois contrebalancées par d'autres intérêts économiques, celui du patrimoine archéologique qui reçoit un accueil favorable du public (Ibid).

Les deux premiers ensembles d'acteurs pratiques du patrimoine et de l'archéologie forment une communauté de chercheurs et de praticiens de la recherche. Une communauté scientifique se regroupant autour d'événements majeurs (Jockey, 2013, p.528) et formant des réseaux autour de ces événements et des laboratoires de recherche accueillant ces chercheurs travaillant sur une même période ou sur des objets similaires (Latour, Woolgar, 2005). L'archéologie étant une pratique où le territoire est prégnant, il est aussi générateur de réseaux